Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 29

Artikel: La chanson de Roland
Autor: Gen.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225346

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la curiosité de vérifier par lui-même et de jouir de ces merveilles qu'il vante volontiers sans les avoir vues. C'est par milliers que les Suisses qui peuvent voyager, ignorent leur pays ou n'en connaissent que quelques paysages découverts au hasard des routes ou des chemins de fer. Un nom de villégiature suisse éveille en eux l'idée d'une affiche de propagande ou le souvenir d'une silhouette de palace ; mais sont-ils si nombreux ceux de nos compatriotes qui savent par expérience le charme de telle région, le pittoresque de telle autre, qui ont profité largemeent des provisions de santé et de bien-être que dispensent nos hauteurs, nos vallées et les rives de nos lacs ?

Les appels de nos hôteliers s'adressent cette année bien plus à la clientèle, ancienne et nouvelle surtout, du pays, qu'à celle venue d'ailleurs; car celle-ci fait défaut, retenue de gré ou de force par la crise ou certaines entraves au tourisme extérieur, tandis que celle-là peut écouter ces appels et y répondre. Certes, il est difficile de persuader ceux qui ont envie de « voir du nouveau » qu'ils en trouveront à satiété en Suisse pour peu qu'ils le veuillent.

Certains, sans doute, ont le désir bien légitime de visiter telle contrée ou telle ville de l'étranger dont l'attrait est particulier et n'a son équivalent nulle part ; mais qu'on nous permette de rappeler aux autres, la majorité, ceux qui n'ont d'autre but que de passer leurs vacances en un lieu idéal de repos et de réconfort tant moral que physique, dans quelle situation critique se trouve notre hôtellerie et les branches qui s'y rattachent. Il est un minimum d'exploitation, nécessaire à leur vie même, que bien des entreprises, grandes ou modestes, n'atteindront que si la clientèle suisse les favorise réellement cette année ; ce n'est pas trop demander que chacun y réfléchisse avant de faire son choix. Le devoir de solidarité qui s'impose actuellement dans ce domaine est impérieux et aucun confédéré digne de ce titre qui implique l'idée d'entr'aide, ne doit s'y soustraire. A moins d'une préférence, légitime certes, mais qui doit être fondée et indiscutable, les Suisses doivent choisir leur lieu de villégiature dans leur pays ; au contraire de ce qui se passe ailleurs, personne ne les y contraint en quelque sorte, mais d'eux-mêmes, ayant conscience des intérêéts en jeu, qui les touchent de près, ils resteront en Suisse. De saines et belles vacances, dans les sites merveilleux et divers de notre patrie, les en récompenseront, comme aussi la satisfaction d'avoir fait preuve de solidarité et d'entr'aide efficace entre compatriotes.

LA CHANSON DE ROLAND

ATTENTIFS, immobiles, un doigt sur leurs lèvres, ils écoutent la belle histoire. Par les fenêtres ouvertes, on voit un pan de ciel bleu où s'agacent les hirondelles, un toit rouge penchant, la cour poussiéreuse et ensoleillée. Des bribes de rudiment s'échappent des autres classes, une psalmodie de nombres, la crécelle d'un garçon de douze ans qui lit à haute voix, un mot bref d'un maître qui se fâche.

Eux, ils écoutent. La barre blonde du soleil qui coupe la classe par le travers n'est pas plus immobile que leurs têtes ébouriffées. Un hanneton qui frôle la vitre ne leur fait pas même détourner les yeux... ils écoutent.

Et je raconte l'héroïque épopée, les Sarrasins pressés aux flancs de la montagne, les Francs abattus dans le ravin, Ganelon en fuite, Olivier aux prudents conseils, et Roland, le beau chevalier, qui frappe, faisant tournoyer Durandal la vaillante, et la sonnerie suprême, sonnant le grand deuil pour la mort de Roland.

Et cinquante paires de prunelles envoient vers moi leur feu brun ou bleu, et cinquante petites âmes, que la récente épreuve agrandit peut-être, écoutent avidement le Romancero.

J'ai fini, je me tais. Et voilà Francel qui se lève. C'est un de mes plus sages ; il a le front têtu, la mâchoire délicate et puissante déjà, un air de précoce volonté sur son visage de sept ans.

— Que veux-tu dire, Francel ?

— Mademoiselle, si Roland avait sonné du premier coup qu'Olivier y avait dit, Charlemagne aurait eu le temps d'arriver. Mais voilà, c'est bien fait, il a voulu faire le malin, Roland !...

— Oui, Francel, tu as raison, Roland a voulu faire le malin. Toi tu ne feras pas le malin, aussi tu réussiras mieux que lui dans la vie. Il est vrai que bien des nobles angoisses et bien des joies déchirantes te seront inconnues... mais ça a si peu d'importance, après tout...

Gen. D.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 11

Il n'en fut rien ; mais moi je m'amusais dans chaque logement à jouer de cette clarinette qui me plaisait beaucoup ; un musicien de notre régiment, m'ayant entendu jouer par cœur tous les airs du répertoire, dit au chef de musique que je pouvais remplacer Olivier, celui qui était parti, gagiste à 90 fr. par mois. Effectivement, je pouvais tenir cet emploi ; j'avais un son remarquable que je ne tenais pas de l'étude, mais qui m'était naturel, ayant une organisation précoce et particulière pour cet instrument ; il me fut donc prescrit de remplacer le manquant, et à dater de ce moment, le jour que nous entrâmes à Posen, je jouai cette petite clarinette, au grand étonnement des musiciens, de ceux surtout qui détestaient les Genevois. Les gagistes qui avaient été en garnison à Genève, ne pouvaient pardonner à ceux de Genève d'avoir fait brûler Michel Servet ; ils m'appelaient pour ça le « petit brûleur de médecin » ; moi, pauvre ignorant, à cet âge où les enfants vont encore à l'école, je ne connaissais rien de l'histoire de mon pays, et je répondais à ceux qui m'attaquaient tare pour bare ; ce ne fut que lorsque notre 1er basson, nommé Stéphens, m'apporta le *Dictionnaire abrégé de Baille*, ouvert à la page 345, que je lus ce qui suit, et que j'appris à connaître l'histoire du malheureux Servet ; je lus : « *Le 28 octobre, cet infortuné médecin fut condamné à être brûlé tout vif !* » je m'aperçus alors que je n'étais qu'un petit ânichon ; plus tard, je me vengeai de tous les mots désagréables qu'ils débitaient sur mes compatriotes, et entr'autres de celui-ci : *Genevois, quand je te vois, rien je ne vois ;* je répondis un jour à l'un d'eux : « Je vous ferai voir quelque chose, moi que vous traitez si mal. »

Stéphens me disait encore : *Genevois, quand je te vois, je ne vois que vanité et égoïsme devant moi.* Je lui répondais alors : « Mais quand je vais à la maraude je partage avec vous poules, pommes, etc.». « Oui, c'est vrai, me répondait-il, mais tu n'es pas Genevois pur sang, ta mère est Marseillaise, je connais mieux que toi tes compatriotes, j'ai été très bien reçu à la loge des F. M. de l'Union des Cœurs et de l'Amitié, et dans plusieurs cercles ; j'ai aussi donné plusieurs concerts à Genève. Mais les dames et les demoiselles y sont trop peu naturelles, la puderie, les préjugés les rendent détestables ; l'instruction y est remarquable, mais pour une république, l'éducation n'y est pas supportable ; on y parle beaucoup d'égalité, je n'ai pourtant, de ma vie, vu pays où elle se pratique si peu. Il y a, d'après M. Galiffe, une douzaine de noms nobles et qui le sont réellement, mais toute cette quantité de dames et de demoiselles qui veulent faire croire qu'elles sortent de la cuisse de Jupiter, parce qu'elles ont de l'argent, de la morgue, et qu'elles dédaignent sans raison aucune votre salut, à vous artistes, je te prie de croire qu'elles n'en sortent nullement, et que ce ne sont que des filles de marchands et enfants de la balle, voilà tout. N'allez pas croire pour tout cela que je méprise cette classe-là, bien au contraire, je les estime hautement, mais je méprise le chemin suivi par elles qui, loin de faire oublier d'où elles sont parties, le rappelle davantage. La véritable noblesse est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher, aborder, et de cette manière, loin de perdre, elle ne peut que gagner à être vue de près, car son caractère noble et facile inspire le respect et la confiance, et nous apercevons mieux qu'elle a de la supériorité, sans pour cela être obligés de nous faire petits. La fausse noblesse, ou, pour trancher le mot, la roture, au contraire, est farouche, inaccessible, et par ses grands airs elle prétend se donner ce qui lui manque, mais elle ne réussit qu'à en imposer aux sots. »

Ce n'était pas avec moi que Stéphens tenait ce langage, celui-ci était un érudit personnage qui s'escrimait à qui mieux mieux sur notre compte avec notre première flûte solo, nommé Olivier ; pour moi, j'étais peu et même pas du tout capable de prendre fait et cause dans ces conversations, aussi me taisai-je, ce qui était le plus sage. Dans ce temps, les musiciens gagistes avaient presque tous reçu une bonne éducation, la musique avait pour eux un charme qu'elle n'a plus de nos jours, c'était alors de l'art, aujourd'hui ce n'est que du métier, la vénalité envahissant tout.

M. Stephens avait été reçu chez Mme de Staël, ce qui ne l'empêchait pas de critiquer Mme Necker, sur le bannissement de la musique dans son livre de l'*Education pour les demoiselles,* où elle dit que la musique développe les passions. « Oui, disait Stéphens, c'est pour cela qu'à Genève les demoiselles se marient sans amour, indifféremment avec un bossu, pourvu qu'il soit riche, ou n'importe avec quel cousin imbécile ou pas beau, s'il jouit d'une grande fortune ; une seule passion, celle de l'argent, les aveugle à ce point-là. Qu'en dites-vous, mon cher M. Olivier ? » Celui-ci, qui était cupide et d'une vénalité excessive, était l'opposé de son interlocuteur; c'était chaque jour de semblables discussions sur nos pauvres et nos riches Genevois. Stéphens disait : « Un de ces quatre matins, ceux-ci auront à subir une révolution, le peuple en aura raison tôt ou tard ; l'aristocratie républicaine est de dix mille points plus arrogante que celle des Etats absolus ; cela doit être : plus l'on est minime dans le monde, plus on cherche à paraître. » Toutes ces conversations m'éclairaient, et je trouvais une grande différence entre nos musiciens gagistes et les sapeurs, qui n'ont de l'esprit que dans leur barbe, et les tambours-majors et tambours-maîtres que dans leur canne ; toutefois, on aurait certainement pu enfermer quelques-uns de nos musiciens avec leur instrument, une fois le solo terminé, sans que la conversation en eût souffert, elle y aurait même gagné. Mais les deux champions que j'ai nommés avaient des moyens naturels, de la mémoire, et comme ils avaient beaucoup vu, lu et entendu, c'étaient des encyclopédies portatives ; j'aimais à me trouver et à loger avec eux, malgré l'antipathie qu'ils professaient à l'égard des Genevois.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

En amitié nous donnons notre cœur, en amour on nous le prend.

*

La plupart des mariages modernes sont des noces d'argent.

LA PATRIE SUISSE. — Les participants aux journées suisses de sous-officiers, à Genève, trouveront dans *La Patrie Suisse* du 22 juilet de nombreuses vues des cérémonie et des concours organisés à cette occasion. Comme autres actualités, signalons : l'inauguration du pavillon suisse à la Cité universitaire de Paris, l'anniversaire de la bataile de Sempach, la réception du grand artiste Paderewski, bourgeois d'honneur de Lausanne, les championnats romands d'athlétisme, les championnats cyclistes militaires, etc. Un article sur les « métiers d'autrefois », une page sur la vie canine, des variétés, des causeries et nouvelles forment le fond de ce numéro pittoresque.

AU TROUSSEAU MODERNE
L. RROUSOZ
MORGES
La maison de confiance qui peut être recommandée

Il y a la nuance...
Boire un Bitter, c'est bien!
Boire un „DIABLERETS", c'est mieux.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.